

—Le voilà, le remède, docteur. Considérez-le, je vous prie... mais avec précautions, avec les plus grandes précautions... il est précieux, j'y tiens... la vie est là, peut-être.

Gérard a le cœur serré.

Cette joie insolite, cette animation fiévreuse lui font mal, lui inspirent des craintes. Mais Beaufort le rassure.

—Remède moral, dit-il, entendons-nous... et vous savez bien qu'il n'y a que ces remèdes-là qui peuvent avoir de l'influence sur moi.

Gérard le quitte. Il a bien encore des craintes. Cependant il est obligé de constater qu'un grand changement s'est fait chez Beaufort ; un mieux sensible s'est déclaré.

Marceline l'attend, à son retour. Il faut toute son énergie, toute sa force de volonté pour dissimuler son impatience, surtout pour cacher ses alarmes. Et alors que les questions se pressent en foule sur ses lèvres, c'est presque avec indifférence qu'elle demande :

—Eh bien, Gérard, comment se trouve aujourd'hui M. Beaufort ?

Et, toute pâle, toute tremblante, les dents serrées par l'émotion qui l'étreint et l'étouffe, elle attend la réponse qu'il va faire.

—Je t'avais parlé d'un miracle qui seul pouvait le guérir.

—Oui. Et ce miracle, l'aurais-tu fait ?

—Oh ! pas moi, mais il est fait quand même... Je voudrais connaître par exemple, l'habile médecin d'où est venu ce remède.

—Un remède, dis-tu ? une ordonnance ? Quoi donc ?...

—Tout simplement un bouquet de fleurs fanées que je l'ai trouvé en train de regarder, couché dans son lit... Voilà le remède !!

—Un souvenir ? dit-elle d'une voix qui s'affaiblit et que font de plus en plus trembler les pulsations sonores de son cœur.

—Et tu le crois guéri ?

—Ma foi, il s'en faut de peu. Et c'est bien étrange.

Pierre Beaufort s'est levé, aussitôt après le départ du docteur. Il a passé ses vêtements. Il a ramassé les edelweiss. Il les a remises dans l'enveloppe. Il les considère une dernière fois.

—Marceline existe-t-elle encore ? Ou bien est-ce en mourant qu'elle m'a renvoyé ces fleurs ? le 25 mai 1855 ! Depuis vingt-cinq ans !

Il sonne son valet de chambre.

—Jean vous avez remarqué ce joueur d'orgue ?

—Oui, monsieur...

—Vous le reconnaissez ?

—Oh ! certainement, monsieur, il est manchot !...

—Manchot !

Et Beaufort se précipite sur le domestique, le secoue. Il est hors de lui, ses yeux brillent.

—Vous êtes sûr de ne pas vous tromper ?

—Certes. Du reste, ce n'est pas la première fois que je le vois. Je l'ai rencontré plusieurs fois dans les rues de Creil. Il passe pour un brave homme, quoique pochard....

—On le connaît... on le retrouverait facilement ?

—Je le pense... Et si monsieur désire que je m'informe... Peut-être même n'a-t-il pas encore quitté Creil... En ce cas, j'entendrai sa voix et son orgue... car il chante toujours.

—Manchot ! répétait Beaufort... L'autre aussi l'était...

—Si monsieur a quelque intérêt à le connaître davantage, je sais comment il s'appelle... car il est très populaire dans la ville...

—Et son nom, son nom ?

—Jan-Jot... mais on ne le connaît guère sous ce nom-là...

—Attendez, il a un surnom...

—Oui, monsieur, même un surnom très drôle.

—Glou-Glou ?

—Justement. Comment, monsieur savait cela ? dit le domestique en souriant.

—C'est lui ! c'est lui murmurait Beaufort... ce joueur d'orgue, mutilé, ancien dragon du régiment de Montescourt, ami de Marceline, — lui que nous avons rencontré en Suisse, — lui qui a été interrogé par le juge d'instruction parce qu'on le soupçonnait de connaître la vérité sur la disparition de ma femme. — C'est lui, c'est Jan-Jot... qui me rapporte, après vingt-cinq ans, ces edelweiss, souvenir de Marceline... Ah ! cet homme me dira la vérité, je le retrouverai... je le forcerai bien à parler, dût-il m'en coûter toute ma fortune....

Et en proie à une extrême agitation :

—Allez, Jean, informez-vous... ramenez-le vers moi... Tout de suite il le faut... coûte que coûte....

Jean part aussitôt, disant :

Oh ! ce ne me semble pas impossible, ce que monsieur me demande là... que monsieur prenne patience....

Beaufort ne peut rester en place. Il descend dans le jardin. Il s'y promène vivement. Aucune trace de fatigue. Aucune faiblesse. Sa vie a un but. Et pour atteindre ce but il a retrouvé les forces de ses trente ans.

Une heure, deux heures se passent.

Jean ne revient pas.

Beaufort s'impatiente, mais il n'est pas inquiet.

Enfin on sonne. Jean est à la grille. Mais il est seul. C'est Beaufort lui-même qui ouvre.

—Vous ne l'avez pas trouvé ?

—Non, malgré de rudes courses. Et même on ne l'a pas vu. Il n'a point fait sa tournée ordinaire dans les rues de Creil. Ce n'est pas son jour.

Donc, il est venu exprès, se dit Beaufort.

Je ne me suis pas contenté de parcourir Creil... J'ai visité aussi les environs... Je n'ai pas obtenu de renseignements... Seulement, j'ai dit,

un peu partout, de faire prévenir monsieur sans tarder, dès que Glou-Glou sera signalé quelque part.

—Très bien, mais cela pourrait nous mener bien loin et je suis pressé. Glou-Glou, puisqu'on le revoit périodiquement dans la ville, doit habiter Creil ou quelque village des environs.

—Oui, monsieur... mais on n'a pu, là dessus me donner des renseignements exacts... Les uns disent Monataire, les autres Tiverny ; il y en a même qui prétendent qu'il habite plus loin, avec une très vieille femme, — qui serait sa mère, — c'est lui qui le raconte quand il est gris, le village de Saint Firmin ou d'Apremont, entre la forêt d'Halatte et la forêt de Chantilly.

—Voici de l'argent. Faites atteler, allez dans ces villages, et ne revenez que lorsque vous aurez une certitude....

—Monsieur souffrant comme il est, n'aura pas besoin de moi ?

—Non... je ne souffre plus... Allez, hâtez-vous.

Le valet de chambre ne perdit pas de temps. Il fit atteler un des chevaux de son maître à une voiture et une demi-heure après il était par les routes.

Il fut deux jours absent.

Il avait parcouru tous les villages voisins et avait fini par découvrir la demeure de Jan-Jot à Saint-Firmin.

Mais la vieille mère, seule, était là.

Aux questions de Jean, elle ne répondit que par ces mots, toujours les mêmes :

—Jan-Jot est en tournée, je ne sais pas où.

—Quand reviendra-t-il ?

—Dans quatre ou cinq jours, huit jours, on ne sait jamais.

Il n'en avait pu tirer davantage.

Il revenait de Saint-Firmin, assez mélancolique et pensait à la déconvenue de son maître quand il lui apprendrait son insuccès, lorsqu'en traversant le village d'Apremont, vers lequel il avait fait un détour, il entendit un orgue, accompagnant une forte voix :

Prenez garde !

La Dame blanche vous regarde,
La Dame blanche vous entend.

—C'est Glou-Glou, se dit Jean.

Il fouette son cheval et se dirige vers le musicien.

Au détour d'une rue, il l'aperçoit. Et il ne s'est pas trompé, c'est Jan-Jot qui tourne et braille ses airs avec plus d'énergie que jamais. Jean des cend de voiture et s'approche.

La Dame blanche vous regarde,
La Dame....

Jean lui met cinq francs sur son orgue. Glou-Glou s'interrompt, l'orgue rend un son plaintif.

—Merci, monsieur, dit Jan-Jot... mais vous ne vous trompez pas ?... ça n'est pas une pièce de deux sous, par hasard ?

—Non, mon brave Jan-Jot....

—Tiens, vous me connaissez ?

—Oh ! comme tout le monde. Qui est-ce, à Creil, qui ne connaît pas Glou-Glou ? Non seulement je vous connais, mais je vous cherche.

—Ah bah ! Et pourquoi, s'il vous plaît ?

—Je suis le valet de chambre de M. Pierre Beaufort....

Glou-Glou tressaille. Il fronce le sourcil. Il commence à comprendre.

—Ça ne me dit pas pourquoi vous me cherchez.

—C'est vous, n'est-ce pas ? qui êtes venu, il y a trois jours, apporter une lettre à mon maître ?

Jan-Jot aurait bien voulu nier. Mais ce n'était pas facile.

—C'est possible. On me charge souvent de commissions de ce genre pour les uns, pour les autres. Ça double mes profits.

—Vous ne pouvez pas le nier !... C'est moi qui vous ai reçu à la grille, vous vous rappelez ?...

—Alors, puisque vous êtes sûr, fit Glou-Glou avec rudesse.

—M. Beaufort a le plus grand désir de vous voir, de vous parler. Il vous fait chercher à Creil et partout aux alentours, et j'ai l'ordre de vous ramener....

—Vous en prenez à votre aise.... Si votre maître veut me parler, que ne vous accompagne-t-il pas ?....

—Il est très malade.

—J'en suis fâché, mais j'ai ma vie à gagner.... et pas seulement la mienne, mais celle de ma mère infirme.... Je sais bien que vous m'avez donné cent sous, mais si vous les regrettez ?

—Non, je ne les regrette pas.... la preuve, c'est que voici vingt francs pour ajouter à vos cent sous.... De cette façon vous pouvez m'accompagner jusqu'à Creil... le gain de votre journée est garanti....

Glou-Glou se sentait pris. Il se débattait pourtant toujours.

Il devinait ce qui l'attendait à Creil, et pourquoi Beaufort désirait tant le voir. Le mari de Marceline voulait l'interroger. Et justement, c'était cet interrogatoire que craignait Glou-Glou.

—Allons, Jan-Jot, disait le valet, un peu de complaisance.... et montez en voiture. Vous ferez plaisir à un malade.

—Qu'est-ce qu'il me veut, votre maître ?

—Dame je ne lui ai pas demandé. Tout ce que je puis vous dire, c'est que je ne l'ai pas vu, depuis bien longtemps, dans une surexcitation pareille à celle qui a suivi la réception de votre lettre.

JULES MARY

A suivre